

# Malinche<sup>1</sup>

## La mémoire trahie d'une princesse indienne

Luc CAMBRÉZY\*

Le Mexique est de ces pays où l'on aime à parler pour le plaisir... Plaisir de la langue, plaisir de l'art. Le verbe est magique et le goût de l'échange, de la discussion et de la plaisanterie s'exprime par une formidable capacité à enrichir la langue de mots nouveaux ou d'expressions inventées de toutes pièces. À en croire Octavio PAZ (1972), ce seraient des journalistes qui, dans la première moitié de ce siècle, auraient mis en usage un nouveau terme, aujourd'hui passé dans le langage courant, *el malinchismo*. Construit à partir du nom porté par la maîtresse de Cortés, *Malintzin*, que l'espagnol transformera en « Malinche », l'adjectif « malinchiste » contient une forte connotation péjorative. Cette expression désigne une préférence affichée, même si elle n'est pas forcément sincère, pour les sociétés industrielles occidentales. Dans le même esprit le « malinchisme » est l'expression d'un profond mépris pour tout ce qui rappelle et évoque un Mexique supposé vulgaire, inculte, grossier et mal fait. Attitude complexe et contradictoire, le malinchisme apparaît comme un véritable trait culturel. Sa description et son interprétation témoignent de la profondeur des fractures qui traversent la société mexicaine. Qu'on soit jugé malinchiste ou que cette expression soit employée aux dépens d'une tierce personne, le comportement dénoncé par ce terme comme son emploi traduisent et révèlent une même interrogation et une même incertitude sur l'originalité d'une identité mexicaine.

Le choix du terme n'est évidemment pas neutre puisque l'histoire de Malinche nous fait remonter aux origines du Mexique moderne, né de la « rencontre entre deux mondes » dont la célébration du cinquième centenaire en 1992 montra à quel point les opinions restent

<sup>1</sup> Prononcer ma-line-tché.

\* *Géographe Orstom*, 213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10.

encore et toujours partagées. Le malinchisme procède du même débat que celui qui entoure l'interprétation de la conquête de l'Amérique. Pour les uns, défenseurs d'une cause indienne — dont il resterait d'ailleurs à démontrer l'unicité —, on ne célèbre pas l'anniversaire d'une date qui symbolise l'écrasement et l'asservissement d'un peuple et l'anéantissement d'une culture. Les autres, plus pragmatiques dans leur lecture de l'histoire, préfèrent le mot « rencontre » et, pour les mêmes raisons, se font silencieux sur celui de conquête. Il y a donc débat ; et l'on sent bien qu'il n'est pas prêt d'être clos.

Il est sûr, en tout cas, que Cortés avec ses quelques centaines d'hommes engagés pour mettre à terre l'empire aztèque a bénéficié d'un extraordinaire concours de circonstances propre à rendre possible une conquête qui, à bien des égards, s'annonçait d'abord comme une folle épopée. La rencontre inespérée de Malinche, son dévouement à la cause des colonisateurs, qu'explique en partie son histoire personnelle, font assurément partie de ce lot d'événements et de coïncidences qui ont porté Cortés à la gloire que l'on sait. Quoi qu'il en soit, près de cinq siècles après que les conquistadores aient pris le contrôle de l'empire aztèque, Malinche semble avoir inscrit pour toujours son nom dans l'histoire. De la pire des manières ? Rien n'est moins sûr.

L'histoire brutale de l'Amérique latine interroge et écorche les identités individuelles et collectives. Aussi, la question du malinchisme est d'abord une affaire mexicaine, intime et personnelle. Or, si les Mexicains aiment à disserter sur leurs origines et leur destin, ils acceptent de moins bon gré que les étrangers se mêlent d'y réfléchir à leur tour, dévoilent leurs doutes, s'approprient leurs questionnements et leurs « volent » leurs consciences. Pour autant, faut-il se justifier de cette double incursion, dans une mémoire étrangère, d'abord, et dans un champ de réflexion, ensuite, dont la géographie, sauf rares exceptions, se tient prudemment à l'écart<sup>2</sup> ? Sans doute... Mais porter un regard sur l'« autre », dire comment on le perçoit, c'est aussi se situer par rapport à lui, et l'on verra que le malinchisme n'est peut-être qu'une variante mexicaine d'un sentiment beaucoup plus largement partagé. Alors, sautons le pas et faisons comme Malinche. Passons les frontières.

<sup>2</sup> Il va de soi que cette réflexion sort du champ habituel et formel de la géographie. On ne peut perdre de vue pour autant que les regards et les réflexions que nous portons sur les organisations spatiales n'ont de sens que par rapport à une problématique qui, en dernière instance, est bien d'ordre sociologique. En ce sens, les questions relatives aux identités ne peuvent qu'interpeller les géographes. Ne serait-ce que parce qu'il me paraît difficile de les poser sans, tôt ou tard, faire référence au lieu autant qu'au territoire.

## IL ÉTAIT UNE FEMME...

Il faisait chaud dans ces marais du Tabasco en ces derniers jours du mois de mars 1519. Vingt-cinq ans après que *Cristobal Colón* eut inventé l'Amérique, Cortés et ses hommes venaient de livrer leur premier combat depuis leur débarquement sur les côtes du Yucatan. La bataille avait été rude et la partie était loin d'être gagnée. Mais la supériorité des armes et les chevaux des conquistadores avaient contribué à faire la différence. Leur victoire acquise, les Espagnols laissaient plus de 800 morts dans les rangs des Indiens. Les jours suivants, les Espagnols se remettaient de leur victoire en pansant les blessures des hommes et des chevaux. L'heure était venue d'engager des pourparlers de paix avec les caciques de la région soumis par la force des armes. Cortés leur donna l'autorisation de « brûler et d'enterrer les corps de ceux qui étaient morts dans les dernières batailles, pour éviter leurs mauvaises exhalaisons et empêcher que les tigres et les lions les dévorassent » (DÍAZ DEL CASTILLO, 1980). L'échange d'offrandes pouvait commencer. De la verroterie pour les Indiens ; des vivres frais, des étoffes et quelques menus objets en or pour les Espagnols.

Mais tout cela n'était rien... « en comparaison des vingt femmes [que les Indiens leur] offrirent ». On les baptisa sur-le-champ ; « ce furent les premières chrétiennes de la Nouvelle-Espagne. Cortés les répartit en donnant une à chaque capitaine ». L'une d'elle, Malinche, reçut le nom de Marina.

« C'était bien réellement une grande dame, fille de grands caciques, ayant possédé des vassaux ; et certes, on s'en apercevait bien à sa belle prestance. Comme doña Marina était de bel aspect, insinuante et fort alerte, [Cortés] la donna à Hernandez Puertocarrero, que j'ai déjà dit être de bonne race. »

DÍAZ DEL CASTILLO (1980) ajoute à son propos que « lorsque plus tard, Puertocarrero fut en Espagne, doña Marina se lia avec Cortés, qui en eut un fils qu'on nomma Martin Cortés ». Il semble que cette liaison ait duré jusque vers 1523, époque qui correspond approximativement à l'arrivée à Mexico de l'épouse légitime de Cortés, Catalina Xuarez, restée jusqu'alors à Cuba. Malinche continua cependant à servir Cortés en l'accompagnant dans de nouvelles campagnes.

Jeune, belle, intelligente, Malinche avait eu une enfance singulière. Avec nos grilles de pensées, nous dirions aujourd'hui « malheureuse » ; et c'est peut-être l'explication de sa complète adhésion aux desseins des conquistadores... ou de Cortés ; on ne sait ce qu'il faut croire... Elle était fille d'une puissante famille des environs de

Coatzacoalcos (au sud de l'actuel État de Veracruz) ; la mort de son père bouleversa l'avenir que son rang lui promettait. À la suite de ce décès, la mère de Malinche s'unit avec un jeune cacique dont elle « eut un garçon, sur lequel se porta toute leur affection » (*ibid.*). En prévision de l'héritage, ceux-ci décidèrent de faire revenir tous leurs titres et privilèges à ce fils. Malinche devenant un obstacle, elle fut abandonnée :

« à des Indiens de Xicalango afin qu'on ne la vît plus, et ils répandirent le bruit qu'elle était morte, mettant à profit la mort de la fille d'une de leurs esclaves qu'on fit passer pour l'héritière. Il en résulta que les gens de Xicalango la cédèrent à des habitants de Tabasco, et ceux-ci la donnèrent à Cortés ».

C'est dans cette région que Malinche, dont la langue maternelle était le *mexica* (langue des Aztèques), apprit le *maya*.

En 1523, longtemps après la prise de Mexico et l'écroulement définitif de l'empire aztèque, Cortés dut repartir en campagne afin de mater une rébellion au Honduras. Cela le conduisit à parcourir la région du sud de l'actuel État de Veracruz d'où Malinche était originaire. Comme à l'accoutumée, celle-ci l'accompagnait et remplissait avec zèle sa charge d'interprète et de porte-parole des Espagnols. La chronique de Bernal DÍAZ DEL CASTILLO (*ibid.*) rapporte qu'elle épousa, avant d'arriver dans sa terre natale, à Orizaba, un conquistador du nom de Juan Xaramillo. Arrivée près de Coatzacoalcos, Malinche retrouva pour la première fois sa mère depuis que celle-ci l'avait abandonnée. L'évocation de cette rencontre montre, comme en d'autres circonstances, le sens politique de Malinche et à quel point elle avait fait sienne la rhétorique des Espagnols.

« Doña Marina, voyant leurs larmes, les consola, les pria de bannir toute crainte et leur dit qu'ils n'avaient pas compris ce qu'ils faisaient quand ils la donnèrent aux gens de Xicalango, et qu'elle leur pardonnait. Elle leur fit cadeau de plusieurs bijoux d'or et de diverses pièces d'habillement en les renvoyant à leur village, ajoutant que Dieu lui avait fait une bien grande grâce en l'enlevant à l'adoration des idoles et en la rendant chrétienne ; que maintenant qu'elle avait le bonheur d'avoir eu un fils avec son maître et seigneur Cortés, et d'être mariée avec un caballero comme était son mari Juan Xaramillo, voulût-on la faire cacique d'autant de provinces qu'il y en a en Nouvelle-Espagne, elle refuserait de l'être. »

## L'intégration par le métissage

Ainsi la jeunesse de Malinche est-elle une suite d'arrachements : d'abord à sa famille, à sa terre, et à ses droits. À sa culture, ensuite, dès lors que commença sa nouvelle existence aux côtés des

conquistadores. À ses amants successifs, enfin, mais là, Bernal Díaz del Castillo et plus encore Hernán Cortés gardent un silence pudique sur la qualité des relations que les Espagnols entretenaient avec leurs maîtresses. Malinche symbolise d'abord la mémoire de ces centaines de femmes que les caciques indiens livraient aux Espagnols en signe d'allégeance partout où ces derniers passaient. En effet, partout où les communautés indiennes se soumettaient aux Espagnols, les notables indiens ne manquaient jamais d'accompagner l'échange habituel d'offrandes d'un certain nombre de jeunes filles nobles auxquelles se joignaient leurs servantes.

« Pour que vous voyiez plus clairement à quel point nous vous affectionnons et désirons en tout vous satisfaire, nous voulons vous donner nos filles pour que vous en fassiez vos femmes et en ayez des enfants, tant il est vrai que nous aspirons à vous avoir pour frères, vous ayant connus si bons et si valeureux. J'ai une fille fort belle qui n'a jamais été mariée, c'est à vous que je la donne » (*ibid.*).

Mais des deux côtés les femmes étaient prétexte à négociation, car si les caciques offraient leurs filles pour conclure une alliance, il arrivait que Cortés conditionne la réception de ce don à l'abandon par les Indiens de leurs pratiques religieuses ; et, cela va sans dire, avec la « bénédiction » des frères missionnaires qui accompagnaient l'expédition.

« On ajouta grand nombre d'autres vérités qu'il convenait de dire au sujet de notre sainte foi. On leur dit encore que s'ils voulaient être nos frères et se lier avec nous d'une amitié véritable, s'ils voulaient aussi que nous prissions plus volontiers leurs filles pour leur donner le titre de nos femmes, ils devaient abandonner au plus vite leurs mauvaises idoles et adorer Dieu Notre Seigneur comme nous l'adorions nous-mêmes » (*ibid.*).

Cortés n'arrivait pas seulement au Mexique pour faire fortune, mais aussi — c'est du moins ce qu'il laissait entendre dans ses lettres adressées au roi — pour offrir à la couronne d'Espagne de nouveaux territoires. Il venait pour conquérir et s'installer. C'est le sens de son geste lorsque, sur les plages de Veracruz, il donna l'ordre de désarmer et de détruire les navires avec lesquels ils avaient débarqué. Bien sûr, il s'agissait pour lui de juguler une mutinerie naissante et d'anéantir ainsi les espoirs de retour sur Cuba de tous ceux qui refusaient d'aller de l'avant. Mais il est difficile de ne pas voir que Cortés, en rendant tout espoir de retour impossible, signait un arrachement définitif à sa terre natale. Puissant symbole que la destruction de ces navires, même s'il est vrai que Cortés, n'étant pas un marin, ne pouvait rêver que d'exploits dont la terre ferme serait

le théâtre. Il tournait le dos à la mer et au passé. Seul le moment présent et un hypothétique destin comptaient désormais.

Cette attitude, rendue nécessaire, aussi, par les très mauvaises relations qu'il entretenait avec le gouverneur de Cuba, joua un rôle essentiel dans la nécessité d'une adaptation rapide des Espagnols aux conditions de vie locales. À aucun moment par exemple Cortés n'envisagea d'établir une sorte de « pont maritime » lui permettant de s'approvisionner régulièrement en produits et matériels venus de métropole via les îles Caraïbes. En ces débuts de conquête, toute approche de navire espagnol croisant le long des côtes mexicaines était perçue comme une menace et une insupportable concurrence. Cortés ne pouvait et ne voulait compter que sur lui-même et sur les ressources offertes (ou prélevées) par les populations indiennes qu'il vassalisait. Dans ces conditions, le don de femmes ne pouvait mieux tomber, si l'on ose dire, puisqu'il réglait d'un coup deux types d'exigences qu'il lui fallait bien envisager. D'une part, il permettait à Cortés et à ses compagnons d'armes d'éviter d'avoir à envisager la venue de femmes espagnoles qu'il aurait certainement fallu « recruter » dans les bas quartiers des ports — comme cela se fit plus tard couramment dans les îles de l'archipel des Caraïbes. D'autre part, la question de l'intendance s'en trouvait grandement facilitée puisque la présence d'Indiennes suivant la troupe était essentielle pour préparer la cuisine et, notamment, moudre le maïs et préparer le « pain mexicain » (la *tortilla*, galette de maïs). Cette adoption par les Espagnols des habitudes alimentaires des Indiens constituerait selon ALBERRO (1992) l'un des premiers signes de « l'acculturation des Espagnols dans le Mexique colonial ».

On ne peut manquer d'être frappé de constater combien les conquistadores, petite troupe perdue dans l'immensité mexicaine, n'auraient pu survivre longtemps sans adopter et reprendre à leur compte bon nombre des usages et habitudes des Indiens. D'abord seuls, les Espagnols étaient accompagnés d'une troupe d'Indiens qui se faisait chaque jour plus nombreuse. Il n'est donc pas surprenant que ces hommes aient rapidement changé aussi bien dans les divers registres de la vie quotidienne que dans leurs grilles de pensée et leurs valeurs morales. L'emploi systématique de porteurs — que leur recommanda d'ailleurs Malinche — comme le concubinage des Espagnols avec des Indiennes — les filles de caciques revenant aux officiers et leurs servantes aux soldats — ne pouvaient évidemment qu'y contribuer.

« L'impression et le soupçon que les Espagnols y subissent d'étranges et négatives transformations psychologiques affleurent dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et un Sahagún écrit à propos des défauts et aberrations (*tachas y dislates*) affectant les Indiens que "les Espagnols qui y habitent, et surtout ceux qui y naissent acquièrent de mauvaises inclinations ; ceux qui y naissent, exactement

comme les Indiens, paraissent Espagnols par leur aspect, mais ne le sont pas par le caractère ; ceux qui sont nés en Espagne, s'ils n'y veillent pas avec le plus grand soin, deviennent différents quelques années après leur arrivée ici..." » (*ibid.*).

En somme, si la conquête du territoire et la soumission des Indiens se sont faites par la violence, l'intégration des Espagnols dans ce nouveau milieu s'est réalisée par le métissage. Un métissage né de l'union d'hommes et de femmes que l'histoire avait arraché à leurs racines.

## ATTRACTION, RÉPULSION, SUSPICION

Plusieurs siècles plus tard, le nom de Malinche sera donc repris pour désigner et stigmatiser un comportement, particulièrement répandu dans une large frange de la classe moyenne mexicaine et de la bourgeoisie urbaine, le malinchisme. Il n'est pas un seul domaine qui ne soit épargné par cet autodénigrement, qui se veut expiatoire. Il est présent partout, perceptible à tout instant pour qui veut bien voir combien les rapports que les Mexicains entretiennent avec leur histoire sont passionnels et tourmentés. Le malinchisme se convertit en attitude qui s'alimente d'autant plus facilement que l'actualité la nourrit : depuis la défiance des Mexicains envers leurs systèmes de comptage (statistiques, résultats électoraux, etc.) jusqu'aux réactions théâtrales que déclenche la mise en marche de la première centrale nucléaire, il y a surabondance de motifs (ou de prétextes) à mal juger, et se mal juger. Quelques exemples illustrent cette sorte de distance que le malinchisme introduit entre le Mexicain et sa conscience.

## Rejet... Attirance...

Le malinchisme le mieux partagé est sans conteste celui qui consiste à rejeter ou refuser d'acheter des biens fabriqués au Mexique. Le label « *hecho en México* » déclenche une ironie grinçante. Si le prix attractif pousse malgré tout le consommateur à « acheter mexicain », on s'attend au pire. On subodore la mauvaise qualité, on prévoit un fonctionnement défectueux qui, s'il se produit, conforte le malinchiste dans ses convictions ; il est normal et dans l'ordre des choses qu'on en soit pour ses frais *puisque* c'est fabriqué au Mexique. La certitude de s'être trompé se transforme ainsi en victoire puisque le jugement, *qu'on aurait souhaité ne pas avoir à porter*, se trouve confirmé. Victoire au goût amer, délectation morose.

Mais le malinisme peut prendre des formes beaucoup plus pernicieuses lorsqu'il sous-entend — de façon positive ou négative car les deux formules existent — que la qualité aurait quelque chose à voir avec la couleur de la peau. La publicité d'affichage, comme celle diffusée sur les chaînes de télévision, est passée maître dans cette manipulation des mentalités. Viennent en tête ces charmants bambins, blonds comme les blés, recrutés dans les beaux quartiers de Mexico. Ils envahissent les écrans de leur blondeur occidentale pour convaincre le bon peuple, et pas seulement les classes moyennes peuplant les villes, de la supériorité de telle marque de couches-culottes, de biscuits, de jouets, de dentifrice ou de boissons gazeuses... Ces enfants propres qui mangent des céréales tous les matins et ont peut-être même oublié le goût de la *tortilla* peuvent-ils faire croire un seul instant que les Mexicains sont tous de nobles fils de Vikings ? Non, bien entendu ! En revanche, ils véhiculent fort bien, et semble-t-il avec succès, l'image d'une réussite sociale et matérielle à laquelle est inévitablement associée la couleur de la peau. Le fait est là, dans toute son implacable logique. Faut-il s'en scandaliser, si ce « message » n'est en somme que la confirmation d'une conviction bien ancrée dans toutes les classes de la société ? C'est bien sûr toute la question.

Ainsi la publicité commerciale comme d'ailleurs les *telenovelas* (feuilletons télévisés) sont-ils les instruments les plus puissants de diffusion d'un monde occidental présenté comme un modèle à suivre et à imiter. Au nom du marché, le malinisme a envahi les écrans de télévision et, ce faisant, investi le principal vecteur de propagande politique d'un pouvoir qui n'est pourtant pas avare de symboles en matière de culte à la nation. Ce n'est pas la moindre des contradictions.

Dans le même registre de cette « culture » importée et américanisée (*agringada*), il faut aussi évoquer les affiches de cette femme largement décolletée qui couvre les murs des villes. Elle invite le passant à vivre un moment inoubliable (*con Superior pasala super*). Elle est blonde, bien sûr, à l'image de la bière dont il est question. Mais l'hollywoodienne poitrine relègue la référence à la boisson dans un coin si petit de l'affiche qu'on s'interroge un instant sur le sens de la publicité... Où est la supériorité ? Avec qui, ou avec quoi, sommes-nous invités à passer un moment « super » ? C'est bien sûr le sens ambigu de la campagne lancée par l'une des grandes brasseries mexicaines. On laisse libre cours au fantasme. La bière blonde, la poitrine voluptueuse de la femme blanche, ou les deux ; au choix. La blondeur est de toute façon un certificat de qualité.

Mais l'argument de la couleur de la peau peut être utilisé à des fins exactement inverses. Une annonce publicitaire réalisée à la demande de la « Commission fédérale d'électricité » est à cet égard exemplaire.

Elle était justifiée par la mise en fonctionnement de la première centrale nucléaire jamais réalisée au Mexique : Laguna verde, dans l'État de Veracruz. L'abondance du pétrole, la crise financière dans laquelle était plongé le Mexique durant la décennie quatre-vingt, comme l'absence de politique cohérente en matière énergétique, avaient eu pour effet de faire de la construction de cette centrale une histoire interminable. Les plus malinches en tiraient argument pour se persuader qu'il s'agirait d'un scandale financier de plus, d'une dépense somptuaire qui viendrait s'ajouter à la longue liste des projets avortés pour cause de gabegie et d'incompétence. Aussi, après plus de quinze années de travaux, l'annonce soudaine de la prochaine mise en service de la centrale, construite selon des technologies déjà anciennes, ne pouvait que susciter une levée de boucliers. Tout ce que le Mexique compte d'écologistes, d'intellectuels antinucléaires ou de simples citoyens gagnés aux thèses de l'opposition manifesta bruyamment. Leur message était sans ambiguïté : l'énergie nucléaire est une affaire beaucoup trop sérieuse et complexe pour laisser cette industrie aux mains des Mexicains, éternels apprentis sorciers. On assurait que les techniciens ne seraient pas — ou mal — formés et que les mesures de sécurité promises ne seraient jamais réalisées.

Face à cette polémique qui occupa la première page des quotidiens nationaux et régionaux pendant plusieurs semaines et suscita de nombreuses protestations, l'État se devait de réagir. Parallèlement à l'activité déployée par les responsables politiques pour convaincre et rassurer l'opinion publique, il le fit au moyen d'une stupéfiante campagne publicitaire télévisée dont voici la teneur : sur fond d'usine moderne, de laboratoires et de consoles bourrées de cadrans, un homme portant blouse blanche et casque de chantier — deux attributs du savoir et de la sécurité — expliquait doctement combien cette centrale était sûre et combien elle était nécessaire au développement du pays. Mais, pour la circonstance, les publicitaires avaient choisi de donner l'image d'un ingénieur à la fois compétent *et* mexicain. La technologie était importée mais en l'occurrence il eût été dangereux de le rappeler puisque la production d'énergie — affaire d'État — reste un puissant symbole de l'indépendance du Mexique depuis la nationalisation des ressources pétrolières en 1938.

La blouse et le casque symbolisaient la compétence, il restait à « faire mexicain ». On choisit donc un figurant dont la couleur foncée de la peau ne laissait aucun doute sur ses origines. Mais, comme si le message n'était pas encore assez évident, comme s'il fallait encore expliquer et expier une fois pour toutes la malédiction que le métissage ferait peser sur le Mexique, cet expert affirmait, avec toute la conviction d'un acteur qui n'est pas dans son rôle, qu'il n'était pas nécessaire d'avoir le teint clair, les yeux bleus et les cheveux blonds pour se lancer, avec succès, dans l'aventure des technologies de

pointe ! Ainsi, poussé dans ses derniers retranchements, l'État retrouvait pour la circonstance ses vieux réflexes nationalistes en renvoyant au téléspectateur l'image de son identité métisse et laissait implicitement entendre que les antinucléaires n'étaient que des traîtres refusant d'assumer leur héritage.

### Suspicion...

Il y a quelques années, le ministre de l'Agriculture mexicain de l'époque fit l'objet de critiques répétées de la part d'un hebdomadaire (*El Proceso*) fort à l'aise dans l'insinuation. Ce malheureux ministre, aux rondeurs il est vrai provocantes, avait eu un jour la maladresse de déclarer qu'il « tirait son chapeau » à celui qui serait capable de lui fournir des statistiques fiables de l'activité agricole mexicaine. L'organe de presse, toujours prompt à saisir les maladresses d'un homme politique, eut beau jeu de gloser sur l'incompétence d'un ministre justement censé fonder sa politique, notamment en matière de fixation des prix des denrées agricoles, sur une connaissance précise des superficies et des volumes récoltés et une prévision non moins fiable de l'activité future.

Pourtant, en ironisant sur la qualité des services statistiques de son pays, ce ministre ne faisait qu'énoncer un sentiment, largement partagé, de suspicion systématique à l'égard de toute information chiffrée, surtout lorsqu'elle provient d'un organisme d'État. La critique de cet hebdomadaire tournait donc à la démagogie ; l'homme de la rue, comme les intellectuels, a la conviction très enracinée que les enquêtes ou les recensements, l'établissement des listes électorales ou les résultats des urnes ne sont jamais réalisés et comptabilisés avec le sérieux, l'honnêteté et la rigueur voulus, quand ils ne sont pas purement et simplement trafiqués. En gros, le Mexicain ne fait pas plus confiance aux statistiques qu'à sa police, ce qui n'est pas peu dire. Ainsi, Luis GONZÁLEZ Y GONZÁLEZ (1989 a) écrivait-il :

« *Muchas monografías y síntesis se basan en estadísticas endeble, y en los mejores casos, en censos de población y económicos, hijos de la desconfianza nacional* » (Nombre de monographies et de synthèses s'appuient sur des statistiques peu fiables, et, dans le meilleur des cas, sur des recensements de population ou économiques, produits de la méfiance nationale).

Cette suspicion n'a pas manqué d'être alimentée par la présomption de fraude qui entoure les élections depuis de nombreuses années. Mais le doute s'étendit au recensement général de la population de 1990. La publication des résultats, en 1991, déclencha un véritable tollé. L'annonce officielle d'une baisse de la croissance démographique

provoqua en effet un concert de protestations, non seulement de la part des médias et des experts de tous types, mais aussi, et c'était plus grave, de la part de nombreux élus locaux et de gouverneurs, en général dévoués assesseurs des institutions fédérales. Venant de ces derniers, il est vrai que l'éventualité d'une diminution relative des effectifs de population était d'autant moins bien acceptée que ces chiffres seraient ultérieurement employés pour procéder aux répartitions budgétaires. Mais pour l'opinion publique et la plupart des médias, la réaction tenait beaucoup plus du rejet instinctif. Sans que les objections soient sérieusement argumentées, ils rejetaient l'idée que la natalité ait pu finir par baisser, ils allaient même jusqu'à soupçonner l'État d'une odieuse manipulation des chiffres pour des motifs aussi obscurs qu'invérifiables. Les Mexicains se voulaient plus nombreux. Par un amalgame grossier, la baisse de la croissance démographique était rapidement assimilée à une diminution nette de la population totale. Chauvinisme aidant, les Mexicains voyaient la suprématie de Mexico menacée dans un domaine qui suscite un vrai sentiment de fierté nationale. Car, même si cela reste très discutable, Mexico est toujours présentée comme la plus grande ville du monde, et doit le rester.

Or, la diminution nette de la population enregistrée dans la ville *stricto sensu* (à l'avantage de la périphérie dont la croissance reste toujours soutenue) fut rapidement interprétée comme une attaque insupportable. On menaçait les Mexicains dans leur première place mondiale. Pollués d'accord, mais les plus nombreux.

Ainsi, suspicion et orgueil trouvaient un terrain d'entente (MONSIVÁIS, 1987). La suspicion est illustrée par ce dicton populaire que les Mexicains assèment avec un humour cinglant : « Nous sommes le pays le plus corrompu et le plus escroc » (*somos el país más corrupto o transa*). La corruption fièrement annoncée comme un symbole d'identité et de spécificité, il fallait quand même oser. Les Mexicains le font. Avec défi. Il est vrai toutefois, comme le dit cet autre dicton qui porte en lui toutes les hontes et toutes les fiertés qu'« il n'y a pas deux pays comme le Mexique » (*como México no hay dos*).

Mais revenons à cette méfiance à l'égard des statistiques. Une fois les passions apaisées, lorsque le temps et un certain fatalisme ont calmé les esprits, passées la controverse et la polémique, il faut bien que l'action reprenne ses droits. Les hommes politiques occupent les sièges que le suffrage est censé leur avoir donné, les ministres administrent et les intellectuels se remettent à leurs études. Les statistiques sortent des tiroirs et tout le monde, comme si rien ne s'était produit, reprend les chiffres, commente les résultats des urnes, interprète les recensements... Il y a donc bien double langage, ou, plutôt, une action indépendante du verbe. Mais l'important est

ailleurs. L'important est que personne n'est dupe de cette discordance entre le geste et la parole, le dire et le faire, le fait et le droit. C'est, semble-t-il, ce qui explique cette distanciation, frappante, par rapport à l'action. Comme si, au fond, tout cela n'était qu'un jeu. Comme s'il fallait, en toute chose, savoir raison garder et prendre le recul que seul donne le temps. Mais, supposons que cela *aussi* soit un jeu ? Que resterait-il alors, sinon le mystère d'une société dissimulée derrière ses masques, si chers à Octavio Paz, impénétrable à l'excès qui, jouant à jouer, regarde sa propre mise en scène avec l'ironie qui seule permet de bien jouer ?

## IDENTITÉ ? SCEPTIQUE

Voici donc Malinche investie de tout le poids de l'histoire, responsable de tous les maux dont souffrirait le Mexique. Les « inventeurs » du malinichisme, et ceux qui le dénoncent, désignent la coupable. Malinche est accusée. Éternelle pécheresse, il fallait que cela retombe sur une femme.

« Impossible dès lors de ne pas apercevoir la ressemblance qu'il y a entre le "mâle" et le conquistador espagnol. Car ce dernier est le modèle — plus mythique que réel — qui commande toutes les représentations que les Mexicains se font des puissants : caciques, seigneurs féodaux, grands propriétaires, politiciens, généraux, industriels. Ils sont tous des "mâles", des *chingones* » (PAZ, 1972).

Un homme et une femme. Version mexicaine du péché originel. Cette évocation constante de Malinche ne pourrait être comprise, et n'aurait d'ailleurs de sens, si elle ne renvoyait à une vision de l'histoire portée comme une malédiction. L'évocation de son nom est le rappel d'une nation fondée dans la douleur.

« L'extraordinaire permanence de Cortés et de Malinche dans l'imagination et la sensibilité des Mexicains actuels montre que ce sont là plus que des figures historiques : ce sont les symboles d'un conflit secret que nous n'avons pas encore résolu. En répudiant Malinche [...] le Mexicain rompt ses liens avec le passé, renie ses origines et se retrouve seul dans une vie tout historique » (*ibid.*).

De Malinche, la mémoire collective ne retiendra que sa double trahison. Celle d'avoir favorisé l'avancée des conquistadores et celle d'avoir partagé leurs nuits. Par la force, exclusivement, si l'on s'en tient à ce que l'histoire a retenu de Malinche. Comme s'il n'existait

d'autre alternative que le viol ou la prostitution. Ce ne peut être que l'un ou l'autre. Témoin, cette autre citation d'Octavio PAZ (1972) :

« La *Chingada* est la Mère, ouverte, violée, trompée. [...] Si on la compare à l'expression espagnole *enfant de putain* on voit immédiatement la différence. Pour l'Espagnol, le déshonneur consiste à être l'enfant d'une femme qui se livre volontairement, une prostituée ; pour le Mexicain, d'être le fruit d'un viol. »

Malinche symbolise la naissance du Mexique moderne, son principe fondateur. C'est pourtant oublier un peu vite que ce pays n'aurait pu être conquis par Cortés sans l'aide des Indiens eux-mêmes. Leur désunion, les rivalités que *Totonaques* et *Tlaxcaltecos* entretenaient à l'égard des Aztèques ont fait le jeu des Espagnols. La dénonciation de cette trahison, comme la création et l'emploi d'un vocable sacrifiant Malinche sur l'autel de la honte, procède d'une seule et même pensée qui laisse clairement entendre que les Indiens, considérés pour la circonstance comme un groupe homogène, sont les seuls ancêtres légitimes.

Mais au xx<sup>e</sup> siècle cette pensée ne peut plus s'exprimer. Il va de soi qu'il n'est plus question d'évoquer le mythe d'un paradis perdu ou d'un principe fondateur basé sur l'indianité. Le phénomène du métissage a été si massif que le fait indien ne peut plus être autrement envisagé que comme le problème d'une minorité — d'ailleurs encore une fois considérée comme une entité homogène. Le décalage est trop grand entre le sens caché de ce terme et l'emploi qui en est fait qui, lui, vise d'abord à promouvoir un nationalisme sommaire taillé à la hache. La dénonciation du malinchisme sert bien alors l'idéologie du pouvoir.

Ce nationalisme aussi étroit que politiquement nécessaire dénonce l'ouverture sur l'étranger, appelle à un repliement sur soi. Mais pour mieux ancrer ce nationalisme dans les mentalités, la construction d'un « authentique » sentiment identitaire s'imposait. S'opère alors le glissement sémantique. La dénonciation du malinchisme n'est plus une mise en accusation de Malinche. Il ne s'agit plus désormais que d'affirmer la force et le génie d'un peuple, d'une identité qui ne serait ni indienne ni espagnole, mais seulement « mexicaine ». Pourtant, ce raccourci historique évite la question fondamentale, celle du métissage, que le malinchisme exprime à sa manière, et dont Bolivar avait lui aussi pleinement conscience :

« Nous autres, nous ne sommes ni Indiens ni Européens, mais une espèce intermédiaire entre les légitimes propriétaires du pays et les usurpateurs espagnols » (VAYSSIÈRE, 1992).

Tout est bon pour se livrer à cette espèce de flagellation mentale, renier sa culture dont l'originalité est par ailleurs largement affirmée

sinon revendiquée. Le paradoxe est dans ce conflit permanent entre deux sentiments contradictoires qui signalent l'incertitude identitaire : à l'attraction et à la répulsion qu'inspirent dans un même élan l'étranger — « ce qui vient de dehors » — fait écho cette attitude ambiguë de suraffirmation des origines et du mépris du Mexicain « moyen ». Car les plus malinchistes des Mexicains sont aussi souvent les plus prompts à verser dans une vision rousseauiste de l'Indien pur et sans taches. Mais personne n'est à l'abri du malinichisme. Tous, ou presque, s'adonnent un jour ou l'autre à cette espèce de vigilance morbide. En ce sens, en marge des interprétations de type historique, le malinichisme est aussi une forme de réaction, de défense et de protection face à une culture préfabriquée. C'est la réponse ironique de la majorité silencieuse qui se sent insultée, trompée par une minorité de puissants qui fait la politique, construit son histoire et forge, en son nom, une identité de carton-pâte. Le malinichisme dénonce et s'oppose à une forme de nationalisme étroit construit pour répondre à des exigences politiques. Il marque la voie d'une autre identité. À moins que ce ne soit seulement de son double. Le malinichisme répond au nationalisme formel, distillé par les instruments du pouvoir, construit sur une vision caricaturale de l'histoire qui renvoie dos à dos les Mexicains et ceux qui les gouvernent.

Le malinichisme peut être interprété comme un cri de révolte contre un nationalisme populiste et convenu. Ce malinichisme dit le métissage, réclame une identité plurielle, sans prédicateurs ni certitudes. Il fait de l'incertitude identitaire une vertu. Mais le malinichisme est aussi un renoncement, une triste soumission lorsqu'il se rêve blanc de peau. On comprend dès lors que :

« à l'instar des pyramides pré-cortésiennes qui en cachent presque toujours d'autres, dans une seule ville ou dans une seule âme se mêlent et se superposent des notions et des sentiments ennemis ou étrangers » (PAZ, 1972).

Malinche était une femme... mais le malinichisme se décline au masculin.

## BIBLIOGRAPHIE

- ASSOCIATION FRANÇAISE DES SCIENCES SOCIALES SUR L'AMÉRIQUE LATINE (AFSSAL), 1992.  
— *Les enjeux de la mémoire. L'Amérique latine à la croisée du cinquantième centenaire : commémorer ou remémorer ?* Colloque international de l'afssal, Paris, CNRS, déc. 1992.
- ALBERRO (S.), 1992. — L'acculturation des Espagnols dans le Mexique colonial : déchéance ou dynamisme culturel ? *L'Homme*, 122-124, avr. déc. XXXII (2-3-4) : 149-164.

- CORTES (H.), 1983. — *La conquête du Mexique*, Paris, La Découverte.
- DÍAZ DEL CASTILLO (B.), 1980. — *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, La Découverte, 2 vol.
- GONZÁLEZ Y GONZÁLEZ (L.), 1989 a. — *Todo es historia*, México, Cal y arena.
- GONZÁLEZ Y GONZÁLEZ (L.), 1989 b. — La indole de los mexicanos, *Nexos*, n° 144 : 31-34.
- MONSIVÁIS (C.), 1987. — Muerte y resurrección del nacionalismo mexicano, *Nexos*, n° 109 : 13-22.
- PAZ (O.), 1972. — *Le labyrinthe de la solitude*, Paris, Gallimard, 2<sup>e</sup> édition.
- PITT-RIVERS (J.), 1992. — La Culture métisse : dynamique du statut ethnique, *L'Homme*, 122-124, avr. déc. XXXII (2-3-4) : 133-148.
- VAYSSIÈRE (P.), 1992. — Bolivar, le « libertador » impuissant, *Le Monde*, 13/08/1992.